

The background is a colorful illustration of a Parisian street scene. A large, multi-story yellow building with a grey roof and several dormer windows dominates the background. The building has many windows with white frames and small balconies with black railings. In the foreground, a man in a green shirt and blue jeans stands with his arms crossed near a small outdoor cafe. The cafe has a white awning that says "Broadway Boulevard" and several tables with chairs. To the right, a woman with blonde hair, wearing a red top, is driving a green vintage convertible car. She is holding a long, orange flag that is flying in the air. The overall style is a mix of illustration and typography.

TONIE BEHAR

Saga
GRANDS BOULEVARDS

Une folle envie
de liberté

TONIE BEHAR

UNE FOLLE ENVIE DE LIBERTÉ

La vie d'Alice Lambert est en vrac. Après avoir quitté son mari, sa maison et tous ses repères, elle se voit obligée de s'installer à Paris chez son père, avec qui elle est en conflit depuis toujours. À l'aube de ses cinquante ans, elle doit réinventer sa vie et repartir à zéro, mais ce nouveau défi lui semble insurmontable...

Par les fenêtres de ce grand appartement désert, elle revisite son passé entre deux verres de whisky : son enfance chez ses grands-parents italiens, son adolescence rock'n'roll, ses blessures familiales mal cicatrisées... Quels choix a-t-elle faits pour en arriver là ?

Mais Alice n'est pas aussi seule qu'elle le croit. Soutenue par la fouguese sororité des femmes du 19 bis, boulevard Montmartre, elle va se lancer dans de nouvelles expériences et peut-être même s'autoriser à vivre l'histoire d'amour qu'elle s'est toujours interdite... Car dans son cœur palpite une folle envie de liberté.

« À savourer sans complexes. »

Psychologies Magazine

Autrice de huit romans, **Tonie Behar** est née à Istanbul, a un passeport italien, un diplôme américain, un mari breton et trois enfants du pays des merveilles... *Une folle envie de liberté* fait partie de la Saga Grands Boulevards, une série de romans qui se déroulent dans un même immeuble et nous entraînent à travers les étages et les époques.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-247-8



9 782385 292478

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

UNE FOLLE ENVIE
DE LIBERTÉ

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-247-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Tonie Behar

UNE FOLLE ENVIE DE LIBERTÉ

Roman



De la même autrice :

Saga Grands boulevards :

19 bis, boulevard Montmartre, Charleston poche, 2024

Si tu m'oublies, Charleston poche, 2024

La Chanson du Rayon de lune, Charleston poche, 2022

On n'empêche pas une étoile de briller, Charleston poche, 2023

Romans indépendants :

En scène, les audacieuses !, Michel Lafon, 2011

Coups bas et talons hauts, Jean-Claude Lattès, 2008

La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux), Atelier de presse, 2007

et Jean-Claude Lattès, 2015 (ebook)

Nouvelles, avec la #TeamRomCom :

Le Grand Hôtel du Val des neiges, Charleston poche, 2023

Si maman si, Charleston poche, 2022

Petits réveillons entre amis, Charleston, 2021

Noël Actually, Charleston poche, 2020

Noël et préjugés, Charleston poche, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, Charleston poche, 2017

Document :

Le rap est la musique préférée des Français,

avec Laurent Bouneau et Fif Tobossi, DonQuichotte, 2014

*À la mémoire de Valérie Leroux,
si incroyablement forte, lumineuse et inspirante.*

« Notre vie n'est que mouvement. »

Michel de Montaigne

*« Comment se fait-il, fit observer Jonathan, rêveur,
que la chose la plus difficile au monde
soit de convaincre un oiseau qu'il est libre ? »*

Richard Bach

Tout le monde sauf elle, sa fille

Avril 2022

Alice redressa les épaules et sonna à la porte. Son père l'avait invitée à prendre le thé à 17 heures. Il ouvrit et la serra contre lui. Elle respira une bouffée de vétiver qui la ramena automatiquement en enfer. C'était plus fort qu'elle, cette colère, cette blessure jamais cicatrisée, qui lui donnaient à la fois envie de se réfugier dans ses bras et de le repousser. Elle se dirigea vers le grand salon dont les hautes fenêtres donnaient sur le boulevard Montmartre.

Un feu brûlait dans la cheminée en marbre, typique des vieux appartements parisiens, et sur la platine tournait un album de David Bowie. Alice se colla près de l'âtre, savourant la chaleur qui se répandait sur ses jambes et le bas de son dos. Ce

mois d'avril débutait de manière épouvantable, avec des températures encore glaciales. Chez elle, sous les toits, il faisait si froid qu'elle restait blottie dans son lit, un mug de thé brûlant entre les mains en attendant le printemps.

Max sortit de la cuisine, avec un plateau qu'il déposa sur la table basse.

— Assieds-toi...

Il s'empara de la théière ancienne pour verser le breuvage dans les tasses assorties, puis servit deux parts de gâteau au chocolat. Alice s'installa au fond du canapé Art déco, face aux flammes, avec un discret soupir de bien-être, et porta la tasse à ses lèvres. C'était un Earl Grey délicieusement parfumé de chez Mariage Frères. Max était bourré de défauts, mais il savait mettre la vie en scène, la faire pétiller comme du champagne. Ceux qui l'approchaient tombaient sous le charme de son regard de velours et de son sourire ensoleillé. Il pouvait parler d'un nombre incalculable de sujets, jouait au poker comme personne, avait une connaissance encyclopédique du rock and roll et vivait avec une star de cinéma. Tout le monde s'accordait à le trouver irrésistible. Tout le monde sauf elle, sa fille.

— Comment ça se passe dans ton petit studio ? demanda-t-il.

Alice fronça les sourcils, détectant dans l'adjectif *petit* un soupçon de condescendance.

— Très bien, répondit-elle sèchement, omettant d'évoquer le vent glacial qui s'infiltrait par la fenêtre mal isolée et le manque d'espace déprimant.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, surtout, n'hésite pas. Je suis à côté, ça n'est pas un souci.

— Tu me l'as déjà dit. Merci, mais ça va.

Elle mordit dans le gâteau au chocolat qu'elle s'était pourtant juré de ne pas toucher et reconnut la recette de sa grand-mère, le goût de son enfance. Surprise, elle ferma les yeux pour cacher son émotion.

— À vrai dire... reprit Max.

Il posa sa tasse et se leva pour ranimer le feu.

— J'ai un service à te demander.

Les flammes imprimèrent un instant sur son visage un masque rougeoyant qui faisait ressortir les marques de l'âge. En septembre dernier, il avait fêté ses soixante-quinze ans. Il rangea le soufflet dans le panier à bois et s'assit en face d'elle, sur le fauteuil Eames qui avait traversé les décennies.

— Avec Sacha, nous avons décidé de vivre six mois de l'année à Paris et les mois d'été à Malibu.

— Mais ton boulot ?

Bien qu'ayant allègrement dépassé l'âge de la retraite, Max pratiquait toujours son activité de marchand d'art. L'hôtel des ventes de Drouot était sa deuxième maison.

— J'ai déjà pas mal levé le pied. Et comme tu sais, ce n'est pas un métier qui exige d'être chaque jour au bureau. Je continuerai à suivre un peu les ventes en ligne.

— En tout cas, c'est une bonne idée ! Vous partez quand ?

Il toussota et elle sentit que ce départ le rendait nerveux.

— Vers la mi-mai. Dans un peu plus d'un mois. Et donc... je me demandais si tu ne pourrais pas venir t'installer ici pendant notre absence. Je m'inquiète un peu pour les plantes, les tableaux, le courrier, la poussière... Si tu es là, je serai tranquille.

Alice plissa les yeux, méfiante.

— Mais Doria habite juste en dessous, elle peut monter facilement chaque jour, dit-elle en évoquant sa demi-sœur.

— Elle est suffisamment occupée entre son job et sa famille, je ne veux pas l'embêter.

— Moi aussi j'ai un boulot et une famille, je te signale !

Il la regarda, surpris.

— Oui, enfin, ton fils a vingt-sept ans et ton job n'est pas à plein temps. Quant à ton mari...

En le voyant hésiter, Alice lâcha un rire :

— Tu n'as jamais pu le saquer !

Max piqua un morceau de gâteau au chocolat et mastiqua longuement comme pour s'empêcher de dire tout le mal qu'il pensait d'Éric.

— C'est faux. Et ce n'est pas le sujet qui nous occupe, répondit-il sur un ton où perçait une pointe d'impatience.

— De toute façon, c'est de ta faute si je l'ai épousé.

— Allons bon, je suis responsable de ton mariage maintenant ?

— Je voulais être avec un homme aussi différent de toi que possible.

— Je te rassure, tu as parfaitement réussi !

Alice se servit une seconde part de gâteau et en prit une énorme bouchée. Voilà, c'était toujours comme ça avec Max, elle lui en voulait tellement qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'agresser. Elle but une gorgée de thé pour faire passer le cake et inspira profondément. David Bowie chantait les aventures planantes de Major Tom. Le vieux disque émettait des craquements légers, le feu lui répondait en

crépitant. Cela aurait pu être un moment délicieux. Elle essaya de retrouver son calme.

— Je ne peux pas m'installer ici pour six mois. Cela reviendrait à résilier mon bail.

— Ce ne serait pas une grosse perte, tu ne peux pas rester éternellement dans ce studio pourri !

— Ce studio pourri, c'est chez moi ! Je paye mon loyer, je ne dois rien à personne et personne ne m'emmerde ! De quel droit tu portes un jugement sur le lieu où je vis ?

— J'ai juste pensé que tu serais mieux ici, en attendant d'y voir plus clair avec le divorce. Ce n'est pas une vie d'habiter dans une chambre de bonne à cinquante ans.

— Quarante-neuf ans ! s'insurgea-t-elle.

— La différence est effectivement énorme...

Son ton sarcastique la fit à nouveau sortir de ses gonds.

— Qu'est-ce qui te prend de vouloir m'aider alors que tu ne t'es jamais inquiété pour moi ? Tu n'en as jamais rien eu à faire de ma scolarité, mes études, mon mariage...

Max poussa un profond soupir.

— Tu exagères ! Je sais que tu me juges responsable de tous tes malheurs...

— Tu l'es ! Si tu avais été un père potable, je n'en serais pas là !

— Justement, laisse-moi me rattraper !

— C'est trop tard ! cria-t-elle, les larmes aux yeux.

Elle se leva d'un bond et enfila sa grosse doune, les mains tremblantes de rage.

— De toute façon j'étais mal partie dès la naissance.

Max eut un élan vers elle.

— Alice, attends ! Prends le temps de réfléchir !

Elle avait déjà claqué la porte.

Naissance

Samedi 2 septembre 1972

Doria Dahan regarde Paris défiler par la fenêtre du taxi. L'été s'attarde dans les feuilles vert vif des platanes du boulevard du Montparnasse. Encore un feu rouge. Elle n'arrivera jamais. Son cœur bat, ses lèvres tremblent d'émotion, ses yeux piquent et menacent de déborder. Tout à l'heure, son fils l'a appelée. Aujourd'hui, elle est devenue grand-mère. Elle voudrait voler jusqu'à la chambre où sa petite-fille l'attend dans un berceau de la maternité Port-Royal. Le bébé pèse deux kilos neuf cent et mesure cinquante centimètres. Elle s'appelle Alice, elle se porte bien et la jeune maman aussi.

— Tu l'as prise dans tes bras ? a demandé Doria, pleine d'espoir, à son fils.

— Oui, elle est magnifique, a répondu Max sans rien ajouter d'autre.

Son cœur s'est serré de pitié mais elle n'a rien dit. Ils en ont déjà discuté des dizaines de fois. Elle avait secrètement espéré que la vue de l'enfant le ferait changer d'avis, mais apparemment, il n'en est rien.

— Félicitations mon fils, tu es papa, a-t-elle murmuré, la gorge serrée.

— Merci, maman... C'est un grand jour. Tu peux aller la voir. Ils t'attendent. Chambre 111.

Elle a abandonné le client prêt à commander plusieurs modèles de blousons en cuir, attrapé le cadeau de naissance commandé au Nain Bleu, le plus beau magasin de jouets de Paris, et quitté l'atelier comme une folle. Aussitôt son frère, sa belle-sœur et ses nièces se sont « émotionnés » et l'ont suivie précipitamment sur le pas de la porte du magasin de peaux et fourrures que la famille possède rue d'Hauteville. Elle a hélé un taxi et s'est engouffrée dans la voiture. Par la fenêtre, elle les a vus lui faire de grands gestes et lui envoyer des baisers.

Elle donne en tremblant un billet de vingt francs au chauffeur qui vient de la déposer devant l'hôpital, lisse d'une main ses cheveux laqués, remet son porte-monnaie dans son sac à main. Le hall d'entrée, l'ascenseur, le couloir, une porte qu'elle pousse doucement. Doria entre dans la chambre d'un pas lent. Annick, la nouvelle maman, est à demi assise sur le lit aux draps bleus. Elle paraît si jeune ! Vingt et un ans ! Doria se demande si elle avait aussi ce visage de bébé quand elle a accouché de Max. Un vertige la saisit, ça paraît si loin... et si proche. Vingt-six ans ont filé en

un claquement de doigts. Aujourd'hui, elle est grand-mère.

À côté du lit d'Annick, un berceau à barreaux dans lequel sa petite-fille est couchée, les draps tirés au carré. Seule dépasse sa minuscule tête coiffée d'un petit bonnet de coton blanc. Déjà Doria défaille d'amour, elle s'avance vers le berceau, bras tendus, comme hypnotisée.

— N'approchez pas, elle vient de s'endormir.

L'ordre est parti, sec comme un coup de fusil, de la bouche de l'autre grand-mère. Anita Martini se tient très droite près de sa fille. Une femme brune, aux traits tirés et aux yeux noirs qui, s'ils pouvaient tuer, l'auraient abattue sans pitié. À côté d'elle son mari, le crâne chauve et le ventre tendu de graisse, la fixe également sans aménité. Toute leur attitude lui montre que l'indignité présumée de son fils rejaillit sur elle. S'ils pouvaient, ils l'empêcheraient de prendre sa petite-fille dans ses bras. Aussitôt, l'instinct de combattante de Doria se réveille. Elle ne se laissera pas entraîner dans une spirale de culpabilité. Elle redresse les épaules, lisse la jupe de son élégant tailleur camel et sourit.

— Bien sûr, je la laisse dormir ! Je ne comptais pas la réveiller. Elle a pris son biberon ?

— Ma fille la nourrit au sein.

Elle s'avance vers la jeune accouchée et pose un baiser sur son front.

— Comment te sens-tu, mon enfant ? Max m'a dit que l'accouchement s'était bien passé.

— C'était horrible ! Mais maintenant qu'elle est là, j'ai tout oublié.

Doria sourit et pose délicatement le paquet-cadeau sur ses genoux.

— J'ai apporté ça pour Alice. Vous avez choisi un très joli prénom.

Annick défait le ruban et soulève le couvercle de la boîte en carton pour découvrir un merveilleux ours en peluche blanc, à la fourrure aussi douce que du velours. À sa vue, la grand-mère maternelle laisse échapper un claquement de langue désapprobateur.

— Tsss ! Ce n'est pas d'un nounours que cette enfant a besoin ! C'est d'une famille ! *Porca miseria* ! Une fille-mère, un bébé sans père, pas de mariage, la honte sur la famille Martini... Cette pauvre petite est déjà mal partie dans la vie ! Très mal partie.

Comme si elle comprenait qu'on parle d'elle, le bébé se met à pleurer. Aussitôt Doria se précipite, et avant que quiconque ne trouve à redire, la sort doucement de son berceau. En serrant contre elle le corps minuscule, encore recroquevillé, elle se sent submergée par une vague d'amour absolu. Elle se noie. Son cœur, ses tripes, ses bras, ses yeux, tout est inondé d'amour. Posant sa main contre la nuque fragile, elle embrasse son crâne duveteux avec dévotion, respire son odeur enivrante de nouveau-né. Les gestes d'autrefois reviennent avec un naturel déconcertant, elle berce doucement Alice pour la calmer. Son regard croise celui profond et paisible de l'enfant qui vient juste d'arriver sur Terre et qu'on accable déjà. Elle lui jure silencieusement de la protéger de tout et de tous jusqu'à son dernier souffle, et même au-delà. La petite bouche se crispe un court instant puis s'arrondit dans un cœur adorable. Les

yeux bleu marine la fixent comme s'ils avaient compris le pacte qui vient d'être scellé, puis se referment. Un souffle paisible indique que le sommeil l'a reprise. Doria la glisse tendrement entre ses draps.

— Je ne laisserai personne parler de ma petite-fille de cette manière ! dit-elle en se redressant. Comment ça, elle n'a pas de famille ? Mon fils l'a reconnue, elle a un père, une mère, des grands-parents, elle ne sera jamais seule.

Amadeo Martini, qui est resté silencieux, secoue la tête avec désolation.

— Quel genre d'homme n'épouse pas la fille qu'il a mise enceinte ?

Dans le fond de son cœur, Doria est d'accord avec lui. En public, elle ne critiquera jamais son fils, mais en privé, elle a tempêté, l'a supplié de prendre ses responsabilités. Il n'a rien voulu entendre. Max n'épousera pas une femme dont il n'est pas amoureux. Pour lui, Annick est une fille rencontrée en boîte de nuit, une jolie aventure d'un mois ou deux destinée dans son esprit à rester sans lendemain. Il ignorait qu'elle n'avait pas encore vingt et un ans et qu'elle n'avait pas osé demander à ses parents, italiens catholiques, l'autorisation de prendre la pilule. En les voyant, Doria comprend sa crainte. Deux grenouilles de bénitier au visage refermé sur leurs préjugés. C'est sûr, la révolution sexuelle n'est pas encore passée chez eux. En revanche, son fils Max en est tout imprégné, il veut « jouir sans entrave », « faire l'amour pas la guerre » et tout un tas de slogans soi-disant révolutionnaires qui les ont menés à cette situation. La chambre de bonne qu'il occupe au sixième

étage, au-dessus de leur appartement, lui sert de garçonnière, et Doria ne veut surtout pas savoir ce qui s'y passe. Mais voilà. Une jeune fille de vingt ans est tombée amoureuse du sourire charmeur et des yeux noirs de Max, puis elle est tombée enceinte, et enfin elle est tombée de haut quand il lui a suggéré de se faire avorter. Max a même promis de payer le voyage en Angleterre où la procédure est autorisée, mais Annick n'a pas voulu en entendre parler. Celles qui en sont revenues affirment qu'il s'agit d'une boucherie. Quant aux faiseuses d'anges françaises, qui exercent dans la clandestinité, il en était encore moins question. Ce que voulait Annick, c'était garder l'enfant et se marier pour ne pas affronter les foudres de ses parents. Elle a beaucoup pleuré, maudit le sort et maudit Max, mais il n'a pas cédé. Neuf mois plus tard, le bébé est là et les Martini sont très en colère. Contre leur fille qui s'est déshonorée, et surtout contre Max qui ne veut pas arranger la situation. Doria comprend qu'il faut apaiser leurs craintes.

— Je vous promets qu'Alice ne manquera jamais de rien, les rassure-t-elle. Nous avons déjà parlé de la pension, mon fils s'occupera de sa fille et participera à son éducation. Il prendra un appartement pour la recevoir décemment tous les week-ends. Je veillerai sur elle comme la prune de mes yeux. Vous avez ma parole.

Le père Martini fronce les sourcils.

— Toujours d'accord pour la pension, mais c'est non pour les week-ends. Annick et Alice vivront chez nous, à Viry-Châtillon. L'enfant serait perturbée par les déplacements.

— Elle le sera encore plus si elle ne connaît pas son père.

— Il sera libre de venir la voir.

Annick secoue violemment la tête et chuchote pour ne pas réveiller l'enfant.

— Non ! Je ne veux pas le voir, je ne veux pas qu'il vienne, je le déteste !

Doria sent l'inquiétude la gagner. Il a été entendu que l'enfant vivrait avec sa mère, mais rien n'a été discuté concernant le rôle de Max auprès de sa fille. Elle comprend que ces gens ont tout simplement l'intention de les bannir de leur vie. Impensable pour Doria ! Elle veut voir grandir sa petite-fille, la câliner, jouer avec elle, lui raconter des histoires, l'emmener au parc, la gâter... bref, être une vraie grand-mère. Il est hors de question qu'on la prive de ce rôle auprès de cette enfant qu'elle aime déjà à la folie. Elle se tourne vers Annick.

— Cela te fera du bien de sortir le week-end, voir tes amis, aller au cinéma ou simplement te reposer. C'est épuisant de s'occuper d'un enfant.

La jeune maman boude, elle veut faire souffrir celui qui l'a blessée, mais son cœur de mère sait qu'elle ne peut priver Alice de son père. Déjà le bonheur de sa fille passe avant son orgueil. Et puis, l'argument de Doria a fait mouche. Elle aura besoin de temps pour elle, pour se construire une vie.

— C'est vrai que Max est amoureux d'une autre femme ? demande-t-elle. Il m'a dit que c'est pour ça qu'il ne veut pas vivre avec moi.

Le cœur de Doria se glace dans sa poitrine. L'idée que son fils continue à souffrir pour cette

vieille histoire lui est insupportable. Ça fait presque cinq ans que Sacha est partie. Il est allé la chercher à San Francisco et en est revenu brisé. Pourquoi ne veut-il pas oublier ? Passer à autre chose ?

— Oui, c'est vrai, malheureusement, murmure-t-elle.

Annick la dévisage en silence, comme pour jauger si elle dit la vérité. Elle soupire tristement.

— Il verra Alice tous les quinze jours, déclare-t-elle.

— Très bien.

Les parents d'Annick ont suivi leur échange sans faire de commentaire. Ils sont clairement sous le choc de tous les bouleversements que cette naissance va générer dans leur vie. Et que diront les voisins ?

— On ne pourra même pas la baptiser ! se lamente la grand-mère.

Doria sursaute.

— Comment ça, la baptiser ? Mon fils est juif !

— Juif ? hurle l'autre en décochant une taloche à sa fille. Tu ne pouvais pas faire tes saletés avec un catholique, au moins ? *Porca miseria* ! Amadeo, je te l'avais dit ! On n'aurait jamais dû quitter Marseille ! Cette petite est vraiment très mal partie !

Le soir venu, quand Max comme chaque jour passe voir sa mère, Doria le fait asseoir en face d'elle. Elle contemple avec passion ce fils si beau, si aimant, trop charmant que la vie lui a donné. Dans quelques jours, il aura vingt-six ans, c'est un homme désormais ; pourtant, elle doit encore le protéger de lui-même.

— Elle ne reviendra jamais. J'espère que tu en as conscience.

Il tressaille comme s'il s'était brûlé. Et c'est exactement ça. Sacha l'a marqué au fer rouge et la cicatrice est toujours douloureuse.

— Ne te mêle pas de ça.

— Je ne veux pas que cela t'empêche de vivre, d'avancer. Tu as une famille maintenant, Max. Tu pourrais être heureux.

— Ne dis pas de bêtises, maman, je ne serai jamais heureux avec Annick.

— Et pourquoi pas ? Elle est jolie comme un cœur, intelligente, et surtout c'est la mère de ta fille !

Max gémit.

— On ne va pas avoir cinquante fois la même conversation !

Elle se lève et leur sert un verre de whisky. La journée a été chargée en émotions. Max remplit un bol de pistaches qu'il pose entre eux, sur cette table où ils ont partagé tant de repas en tête à tête. Une page se tourne ce soir. Alice est née et sa jeune vie les pousse vers le changement. Il lève son verre vers celui de sa mère.

— À Alice, et à la vie.

— *Le'haïm.*

Ils boivent en silence. Doria laisse avec délice ses nerfs se détendre sous l'effet de l'alcool au goût de miel brûlé.

— Je pense qu'il est temps de te trouver un appartement digne de ce nom, où tu pourras correctement recevoir ta fille.

Le visage de Max s'illumine de ce sourire irrésistible qui lui réchauffe le cœur.

— Imagine-toi que j'ai eu exactement la même idée. Et j'ai déjà trouvé ! J'aurai les clés dans un mois, le temps qu'ils fassent les travaux.

Plus qu'un mois, et il partira loin d'elle. Mais il est temps. Elle le sait.

— C'est sensas', Pacha ! Où ça ?

— Tout près. 19 bis, boulevard Montmartre.

2

Le ciel était bleu comme une promesse non tenue

Mai 2022

Alice claqua définitivement et sans regret la porte du triste studio meublé de la rue de la Grange-Batelière. Elle traîna sa lourde valise à roulettes dans l'ascenseur et posa la cage des mésanges bleues dessus. Elle qui autrefois ne se déplaçait pas sans une collection de bagages assortis pouvait désormais faire tenir toute sa vie dans une seule valise et une cage dorée. Les oiseaux faisaient entendre leur chant amical en la fixant de leurs yeux mobiles et brillants comme des perles de jais.

Elle ajusta son serre-tête de velours noir dans le miroir, lissa du bout des doigts ses cheveux blonds coupés au carré, observa sans complaisance son visage fatigué et détourna le regard.